Document generated on 04/17/2024 11:14 p.m.

**Moebius**
Écritures / Littérature

mœbius

# Le parfum des roses

Isabelle Laramée

Number 112, Spring 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14171ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Laramée, I. (2007). Le parfum des roses. *Moebius*, (112), 89–96.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

## Isabelle Laramée

### *Le parfum des roses*

C'était en octobre. Les rafales engouffraient la bise mauvaise sous le plexiglas de l'abribus. Maugréant contre le hasard qui avait voulu ce matin-là que l'autobus arrivât en retard et pestant contre une poudrerie impromptue qui brouillait l'espace d'une blancheur aveuglante, je m'assis sur le banc et me recroquevillai frileusement sous mon mackintosh élimé.

Je n'eus pas même vu le bus, s'il se fut approché, lent et dodelinant comme un fidèle pachyderme venu me sauver des crocs de la froidure. L'abribus vola en éclats bien avant, lorsque soudain une automobile hors de contrôle vint le heurter violemment.

De mes premiers jours à l'hôpital, je ne sais guère que ce qu'on m'en a rapporté. Je dormis beaucoup pendant longtemps d'un sommeil mat, entrecoupé de réveils brefs dont je n'ai de souvenir que le parfum constant qui frôlait mes narines et que ma conscience engourdie refusait de nommer. Je vis, en ouvrant les yeux la première fois, un bouquet de roses près de mon lit. Mon premier soin, dès que j'eus pris suffisamment de forces, fut de demander qu'on l'enlevât, et je fis de même les jours suivants de chaque nouveau bouquet reçu.

Je n'ai jamais aimé les fleurs coupées ; elles ne sont que les reliques désormais stériles d'un jardin saccagé par une fantaisie cruelle. Sans doute mon oisiveté forcée, où alternaient les fièvres délirantes et les heures de lucidité inquiète, m'en eut-elle rendu la présence plus pénible. Je refuserai donc tous les jours de les voir s'étioler, ainsi que l'avaient fait celles de la veille, et exhaler dans leur dernier

souffle le parfum entêtant de leurs regrets. C'eût dû être un réconfort, du moins l'eut-on imaginé, dans le contexte rigoureux d'une chambre de polytraumatisés, que le spectacle gracieux de ce que la nature offre de plus délicat, comme j'eusse dû trouver quelque consolation à songer qu'un inconnu expiait ainsi la faute qu'il croyait avoir commise envers moi.

Cependant, mes pensées n'allaient pas plus loin que les rêves barbares et chimériques de mon sommeil altéré et les sensations étranges de mon corps meurtri. De même, la préoccupation de mon rétablissement se confondait avec la satisfaction de mes besoins primaires. Aussi, le personnel infirmier, avec ses sourires et ses paroles qui chassent les démons et ses mains savantes sur mes membres impotents, eut-il bientôt acquis pour moi la valeur absolue qu'ont seules les choses nécessaires et immédiates. Et le parfum des roses ne pouvait se mêler à l'odeur du chlore, de l'alcool, des détergents antibactériens, de la pharmacie et de la nourriture fade sans que j'en éprouvasse aussitôt un violent malaise, comme s'il eut entravé les efforts assidus de mon organisme vers sa guérison.

Je constatai rapidement que j'étais, parmi les huit patients de la salle où j'étais logée, l'une des mieux traités. On eut dit que les infirmières m'étaient reconnaissantes des roses qu'elles se partageaient entre elles ou qu'elles distribuaient aux postes de garde et au chevet d'autres patients, répandant sur tout l'étage un vent de romantisme rare et suranné. Les bavardages allaient bon train où chacune de mes bonnes fées brodait sa part d'une idylle naissante et anticipait comme un heureux événement ma rencontre avec l'inconnu aux roses. Comme je ne recevais de visites que de parents et amis, mais point de galant ni de fiancé, on me prédit bientôt le grand amour.

Je souriais complaisamment à ces propos frivoles, et leur légèreté contrastait agréablement avec les pénibles exercices de physiothérapie. Bien qu'on souhaitât m'encourager de la sorte, je n'avais besoin de motif plus pressant, pour rapprendre à marcher, que le seul désir de reprendre mes activités normales. Je craignis même que tous ces badinages et taquineries, à l'usure, vinssent

déranger ma concentration et retardassent ainsi indûment les progrès de ma motricité.

J'avais obtenu, peu avant mon accident, un poste d'enseignante et je m'y consacrais avec tout l'enthousiasme zélé d'une débutante, aussi heureuse du prestige d'une aussi belle position sociale que de la noble mission d'apporter la science à une trentaine d'adolescents qui représentaient pour moi rien de moins que l'avenir de l'humanité. Ces préoccupations nouvelles de même que l'accident qui les contrariait me laissaient assez peu disposée aux rêveries romanesques ou aux tourments du désir. Au surplus, les déboires qui avaient constitué l'essentiel de ma vie sentimentale autant que le spectacle désolant des échecs parmi mon entourage avaient emporté les illusions de ma jeunesse et jusqu'à mon intérêt pour les histoires d'amour.

L'inconnu apportait lui-même mon bouquet quotidien mais refusait de me voir, malgré l'invitation qu'on lui en fit, non pas par crainte d'affronter l'horreur de mon état mais par respect pour ma dignité et la coquetterie qu'il me supposait pour avoir entrevu mon visage et l'avoir trouvé beau. Il ne voulait donc me voir que rétablie et radieuse, et croire que ses roses auraient laissé sur mes joues l'éclat qu'elles avaient perdu à mes côtés.

Il m'avait fait savoir qu'il se présenterait avant mon congé. L'ignorance du jour et du moment où il viendrait enfin recueillir son absolution me préoccupait plus que je ne l'eusse voulu. Bien que je m'interdisse de l'attendre, je souhaitais être fraîche et dispose pour le remercier dignement et, par la même occasion, le congédier en termes polis. Aussi me fallait-il afficher le meilleur rétablissement possible pour le convaincre que ni ses roses ni ses attentions ne seraient désormais justifiées et que je ne supporterais même aucune inquiétude quant à quelque séquelle qui me resterait de mes blessures.

J'essayai d'évoquer le souvenir de mon accident, espérant qu'à quelque moment j'aurais entrevu son visage, mais je ne trouvai dans ma mémoire qu'une impression vague que je tentai vainement de préciser, croyant qu'il pourrait en être comme de certains rêves qu'on saisit par un coin pour les sortir tout entiers de l'oubli. Je fouil-

lai dans ma mémoire à partir de ce matin neigeux où je m'assis dans l'abribus et où un grand bruit interrompit toute chose. Je pressentis cependant qu'il m'eût fallu un effort beaucoup plus grand pour percer les ténèbres dont mon esprit avait couvert l'événement et surmonter la crainte de ne plus jamais pouvoir oublier ce qui avait heurté autant ma conscience que mon corps. Mon imagination prenait donc systématiquement le relais de ma mémoire défaillante pour me présenter l'inconnu sous les traits les plus avenants d'un soupirant irrésistible, conformément aux descriptions flatteuses qu'on m'en faisait quotidiennement, jeune, beau, riche, distingué et d'une gentillesse à faire pâlir. Cependant, il ne m'apparut jamais autrement que l'air désolé, la tête basse et le regard suppliant, en quête d'une absolution qui l'eût enfin libéré de son interminable mea-culpa.

Un matin, je m'éveillai plus tôt qu'à l'ordinaire. Le sommeil m'avait été particulièrement bénéfique et je restai sans bouger à savourer un bien-être exceptionnel. Quiconque n'a jamais souffert d'une longue maladie ne peut imaginer le bonheur incomparable et spontané de recouvrer la santé, lorsqu'il semble qu'entendre, sentir et même respirer participent à la joie indicible, voluptueuse et sereine d'être vivant. J'écoutai l'agitation du réveil, maintenant familière, et je reconnaissais sans ouvrir les yeux les pas vifs et caoutchoutés du personnel, les bonjours habituels, le grincement des lits qu'on redresse, les oreillers qu'on retape, les mille petits soins autour des patients et, dans le corridor, le roulement des chariots qui apportent les déjeuners. Depuis que mon médecin avait réduit ma dose de médicament, je me découvrais un appétit extraordinaire et même un goût nouveau pour les muffins, et l'odeur âcre du son et de la mélasse tièdes, qui m'eût écœurée auparavant, me semblait de jour en jour encore plus délicieuse. J'ouvris brusquement les yeux, parfaitement réveillée soudain par une pensée brutale qui me traversait l'esprit. Il n'y avait pas de roses à mon chevet. Mon inconnu avait-il été retardé ce matin-là ? Avait-il été prévenu par quelque indiscrétion de mon piètre intérêt pour les roses ? Avait-on décidé qu'il ne serait plus nécessaire désormais d'apporter des fleurs que je recevais si

mal ? Je n'osai poser de questions, ni lorsqu'un préposé m'apporta mon déjeuner ni lorsqu'on s'occupa des soins de ma toilette, préférant affecter une indifférence parfaite plutôt que de laisser paraître un désappointement que j'aurais moi-même trouvé risible.

Mes séances de physiothérapie avaient lieu l'après-midi. Il s'agissait pour moi, après les exercices d'échauffement prescrits, d'exécuter quelques pas sur un tapis entre deux barres fixes sous les encouragements et les conseils d'un thérapeute aimable et bienveillant, en qui j'avais une confiance absolue comme s'il eut été le dépositaire du précieux secret de la locomotion. Il me sembla cependant ce jour-là qu'il prit comme une affaire personnelle le défi de ma réhabilitation, s'impatienta de ma gaucherie et me parla comme s'il eut voulu me convaincre, telle une enfant gâtée, que l'heure n'était plus au jeu et à la paresse. Par conséquent, les mouvements qu'il exigea de moi outrepassèrent largement les possibilités de mes jambes de plomb, et loin de puiser dans ses paroles la volonté de fournir des efforts toujours plus grands, comme que je l'eusse fait normalement, j'entendis plutôt des critiques et des reproches adressés à mon impuissance, la lenteur de mes progrès, voire mon manque de ressort face à l'adversité.

Je revins à mon lit complètement épuisée, lasse, vaincue, la gorge nouée et ne souhaitant plus que m'abandonner au réconfort de ma sieste d'après-midi. Je restai pourtant éveillée. Les dures paroles de mon physiothérapeute, quelque argument que je leur opposasse, me tourmentaient encore, et je ne pus enfin que lui donner raison et reconnaître que mes pas malhabiles et mes progrès timides le payaient mal en retour de ses compétents services. À ce point, les doutes que j'avais jusqu'alors repoussés avec un optimisme héroïque me saisirent cruellement. Je me moquai amèrement de la confiance naïve qui m'avait laissé espérer un parfait rétablissement après quelques mois et je me vis au mieux marchant avec une ou deux cannes, lente et disgracieuse, pauvre infirme privée à jamais de la course, de la danse et des sports, condamnée par la fatalité à traverser l'existence en claudiquant, seule et démunie.

Mes yeux tombèrent tout à coup sur le vase près de mon lit, globe de verre surmonté d'un col évasé, encore rempli d'eau, que je fixai, comme on l'eût fait d'une boule de cristal, en interrogeant mon trouble et mon avenir incertain. Je devais être bien plus fragile que je le croyais pour qu'une légère variation d'humeur de la part de mon physiothérapeute ait suffi à l'effondrement de mon moral ou que l'absence de roses m'ait contrariée à ce point. Mais dans l'invincible ennui d'un long séjour à l'hôpital, que ni mes visiteurs, ni les conversations avec mes voisins d'infortune, ni la lecture ou la télévision ne parvenaient à distraire vraiment, le moindre événement prenait des proportions inhabituelles.

Peut-être avais-je négligé l'importance de réapprendre à marcher le plus rapidement possible ; ou plutôt, peut-être n'avais-je pas bien compris qu'il ne suffirait pas que mon corps guérisse de ses blessures pour marcher à nouveau. Les exercices de physiothérapie avaient un tout autre objectif que l'évaluation d'une guérison que j'attendais trop passivement plutôt que d'en exploiter quotidiennement les progrès. Apprendre, je devrais savoir ce que cela veut dire.

Le lendemain matin, je ne trouvai pas de roses à mon chevet et, encore plus résolument que la veille, je décidai de n'accorder aucune importance à ce détail. Je ressentis néanmoins un début de contrariété que j'attribuai aussitôt, par réflexe, à la déception de constater que mon inconnu m'oubliait. Pourtant, ces roses surgies de nulle part avant mon réveil m'incommodaient réellement, mais comme elles me fournissaient matière à diverses considérations, leur absence devait donc laisser mon esprit vacant pendant ce laps de temps que j'avais pris l'habitude de leur consacrer. Si c'était l'ennui irrémédiable qui m'avait fait aimer recevoir ces roses, bien qu'elles me fussent désagréables, par la distraction que j'y trouvais, l'appréhension d'un ennui encore plus grand m'en faisait maintenant regretter l'absence.

Un galant romantique eût été bien avisé, pour séduire une inconnue, d'offrir des fleurs tous les jours sous couvert de l'anonymat, et encore plus habile de cesser brusquement, sans raison apparente, pour intriguer la belle et occuper ses pensées. Mais les hommes heureuse-

ment n'usent plus de ces stratagèmes ridiculement compliqués pour séduire les femmes modernes, désormais affranchies d'ailleurs des scrupules de la vertu, et encore moins pour gagner les faveurs d'une éclopée.

J'eus beau ainsi me tâter, je ne trouvai aucun indice confirmant que ces bouquets parfumés et les rêveries qu'ils suggéraient aient jamais eu quelque prise sur moi. Bien au contraire, mon agacement allait croissant à songer qu'après avoir payé assidûment la rançon de ma clémence, tenté de m'attendrir par un moyen des plus naïfs, mon chauffard inconnu se permit maintenant d'affecter la plus plate indifférence. Je me sentis flouée, boudeuse, au bord des larmes, et je crois bien que j'eusse pleuré pour de bon si l'on ne m'eut apporté à cet instant mon déjeuner.

J'étais encore de cette humeur maussade et chicanière lorsque j'arrivai dans la salle d'exercice. Mon physiothérapeute afficha son sourire habituel comme s'il eut oublié sa méchanceté de la veille et attendu de ma part la même attitude ; et j'hésitai à le taxer d'hypocrisie ou à attribuer à sa rigueur professionnelle le retour soudain de son amabilité. Quoiqu'il en fût, j'abordai l'échauffement avec une brusquerie nouvelle, devançant les instructions, manifestement choquée, pressée d'en finir avec la séance routinière, oubliant même de sentir la douleur de l'effort, tant et si bien que je marchai ce jour-là nettement mieux que la veille, au grand plaisir apparemment de mon physiothérapeute qui me félicita comme si j'avais accompli un exploit. Je ne réalisai qu'une fois revenue dans mon lit combien la douleur pouvait être bonne comme le gage d'un sacrifice justement calculé, et comment une volonté savamment aiguillonnée pouvait réussir là où le renforcement positif avait déclaré forfait. Les jours suivants furent des plus profitables. Et je rêvai comme d'un bonheur suprême et imminent de revenir en classe et de reprendre ma petite vie telle que je l'avais perdue, sans plus me soucier des roses qu'on envoyait naguère à une infirme ou qu'on ne m'envoyait plus, que du chauffard qui démolissait sa voiture le même matin où je m'étais fait frapper.

Quelques jours plus tard, je reçus une lettre de la part de mon inconnu qui s'excusait qu'un départ précipité pour l'Asie, où une importante transaction à négocier

l'appelait de toute urgence, l'eût mis dans l'impossibilité de me livrer des roses. Il était grossiste en fleurs coupées. C'était bien là pour moi le fin mot de l'histoire. Ainsi donc, les quelques demi-douzaines de roses déjà épanouies que j'avais reçues avaient-elles vraisemblablement été prélevées sur un inventaire d'invendus, marchandises périmées et dévaluées, tout juste bonnes pour la charité, offrandes de pacotille sans signification précise que des sentiments non formulés qu'il fallait agréer par convention. Un fleuriste qui offre des fleurs tombe invariablement dans la plus triste facilité ; peut-on croire à l'expression de ses bonnes pensées dans des bouquets où lui-même ne voit normalement que l'occasion d'un profit ou d'une perte ?

Avais-je été la seule à flairer la supercherie ? À mettre en doute un geste sans substance, un pastiche d'amabilité, la complaisance fallacieuse qui vient de l'habitude du commerce ? Son comportement trahissait donc un caractère vulgaire qui mesure le mérite aux gestes qui manifestent les nobles sentiments et emploie sa sensibilité à reconnaître les occasions où il croit ainsi gagner en obligeance. J'eusse préféré qu'il fut tout franc tombé amoureux de moi et voir dans ses roses fanées la pâmoison d'une âme, les égarements de la raison, un cœur qui s'abîme, les tourments d'une sensibilité délicate et démodée.

Je relus la lettre, une prose informative sur papier blanc écrite à l'encre noire d'une main sûre et droite, sans ornements, sans romanesque non plus, près de la parole, simple, moderne et probablement plus sincère que tous les bouquets au symbolisme échu. Je savais enfin à quoi m'en tenir ; si la lettre sentait la lotion après-rasage, ce n'était ni pour me séduire ni pour me faire éternuer mais seulement parce qu'il l'avait écrite peu après s'être rasé.

J'obtins mon congé une semaine plus tard et, selon mon souhait, avant que mon fleuriste fût revenu d'Asie. Je n'eus ainsi jamais l'occasion de le rencontrer, et c'était tant mieux. Les manières d'une autre époque ont perdu leur pertinence, et il n'y a que l'ignorance pour prétendre en raviver le lustre de la nouveauté ou en applaudir l'originalité.